

Gilles Chambon

tendances nuageuses

poèmes

TABLE

Déprime	5
Mars	7
Que suis-je ?	8
Dernière chance	9
Eau	11
Loin	12
Rien	13
Surenchère sur un pré vert	15
Paradis terrestre	16
Course folle	17
Fête de l'ornement	18
Oiseaux de feu	19
Ami, c'est la mi-temps	20
Tremblement	21
Transition	22
Recommencement	23
La matière des rêves	24
Je n'est pas un autre	26
Froid	27
Grains de folie	29
Sonnet pour Béré	31
Entre hier et demain	32
A l'écoute	34
J'aurais voulu	39
Egarement	40
Février	41
Mots	42
Jérusalem céleste	43
Villes d'outre-monde	45

Déprime

Aujourd'hui l'air sent la pierre pourrie
La terre est bien malade
Et ses humeurs remontent

Les bestioles opiniâtres
Emergées du néant
Retournent à la tourbe
Et leur odeur fétide se propage alentours

Tant d'espoirs ont pourtant soutenu notre enfance
Et nous voici grouillant comme insectes stupides
Construisant des maisons pour cacher nos terreurs
Alcooliques la nuit et esclaves le jour

Esclaves de la routine, esclaves de nos envies
Esclaves de la déprime, esclaves d'autres regards,
Nos sourires sont odieux, nos paroles sans esprit

Qu'importe si dans cent ans rien ne reste de nous
Nos carcasses pourries auront grossi l'humus
D'autres bêtes puantes grouilleront à leur tour

La terre tourne et s'en fout !
Elle n'a pas de cervelle
J'aimerais être la terre :
Tournante, grouillante, et sans cervelle.

A quoi sert de penser, ou même de rêver?
Notre piètre cerveau est un marteau sans manche :
Ce qu'il sait du réel est très loin du réel
Autant que la sardine en boîte
est éloignée du frétilant poisson!

Cessons donc de vouloir entasser l'univers
Dans l'espace exiguë de nos boîtes crâniennes...
Il y sentira toujours mauvais.

Mars

Surprise ce matin au jardin :
J'entends le «pou-pou » des huppés
Je vois se balancer les fleurs roses du pommier
Dans un rai de soleil encore froid

Mon âme cependant s'y réchauffe.
Plus de mélancolie sous le ciel printanier.

mars 2003

Que suis-je ?

Que suis-je, dans ce monde écrasé par le temps ?
Une poignée de souvenirs lointains,
Retenus par de frêles ficelles
Comme des cerfs-volants.
Ils dansent dans mon esprit brouillé et s'accrochent à ma tête;
Ce sont pour moi de noires chauves-souris

Où suis-je, en ce jour désolé par le vent?
Quidam parmi d'autres quidam,
Vibrant, sans un bruit, écartelé entre naissance et mort,
Instrument égaré dans l'espace infini aux résonances vides.

Parfois lourd comme un orage gonflé de masses sombres
Mémoire dense
Roulant entre les cimes mille réminiscences,
Parfois perdu dans le désert mouvant des histoires réinventées,
M'agrippant aux mirages d'un passé qui s'esquive,
M'éloignant davantage de moi-même à chaque souvenir

Qui suis-je enfin, aveuglé par les choses à venir,
Trompé par ma mémoire,
Etouffé par le présent qui me brûle,
Morceau de chair qui souffre, éclat d'être qui tremble,
Suis-je seulement une âme ?
Ou suis-je une machine, inutile, insensée,
Qui n'a d'autre raison que d'égrainer le temps ?

octobre 1990

Dernière chance

Ce soir la pluie bat les vitres souillées par l'hiver;
C'est l'érosion du temps. Tout s'effrite et se noie;
Tout se dilue dans ce bruit mat de flaques dégoulinantes.

Et le vent souffle éperdument,
Par à-coups, comme un asthmatique fou,
Sa rangaine exténuante
Sournoisement...

Car dans chaque bouffée de silence
Où la pluie se raréfie et où le calme hésite,
Ne croyez pas que le vent soit absent:
Il guette,
Et revient siffler plus violemment.
Sa musique de géant épileptique
Fuse au creux des chambranles,
Aigre comme une lime.

Dehors il fait très froid. Un froid perçant et glaçant,
Sans concession.
Et c'est le vent, encore, qui le répand,
Parmi le noir opaque d'une nuit crasse,
Sans ampleur et sans lueur.

Les mouillères même
Qui parsèment l'étendue rêche du plateau
Frissonnent..
Et le grelot des gouttes d'eau frappe et meurtrit
Leur invisible peau.

Alors, comme le naufragé égaré d'un naufrage manqué,
Je me demande finalement où est enfouie, en ce décor noiseux,
Ma dernière chance
Qui hier s'est enfuie.

Eau

Oubliée dans les plis de la terre,
Fleur immense
Nimbée d'impénétrables mystères
Elle traverse les champs magnétiques
Dans le silence.

Puis, d'un coup elle déferle,
Couvrant l'espace d'Orient en Occident,
Étincelante des cristaux arrachés aux étoiles.

Elle a franchi les millénaires,
Et côtoyé les mondes souterrains.
Elle a croisé les titans et les ombres
Et s'est gonflée de leurs cris monstrueux.

Étalant loin ses horizons,
Elle défie encore le dieu Saturne,
Et ouvre entre ses pas des plages d'éternité.

Son sourire est infime
Mais il donne le chemin des rivages étoilées
Que l'on aime secrètement
Dans l'étreinte des rêves.

Décembre 1999

Loin

Loin très loin

Du fond des âges
Nos peurs toujours reviennent
Du fond du ciel
Toujours scintillent les étoiles
Espoir

Loin très loin.

8 février 2003

Rien

Il ne reste plus rien de mes rêves fiévreux
La vie les a matés à coups d'emplois du temps
De plannings serrés, de surmenages variés,
A coups de soirs passés à gober la télé...

Les enfants, pour grandir plus vite,
Ont dévoré le temps avec leurs dents pointues
Et le chancre moelleux du confort quotidien
A envahi sans mal mon esprit assoupi.

Comment rallume-t-on une braise consumée?
Quel souffle surhumain peut réchauffer la cendre
Et faire jaillir le feu d'un combustible usé?

Mais le siècle aussi est usé
Et le millénaire, même !
Alors plus rien de surhumain ne surgit
Au détour des chemins et des jours

La grisaille et la cendre semblent tout envahir
Nature, société, et esprits,
Comme un deuil prémonitoire,
Une mort erratique
Étouffant toute idée d'où la chaleur pourrait germer

Rien ne bouge plus en mon être.
L'attente immobile paraît avoir pétrifié mes pensées
Mais qu'importe !

J'entends à nouveau là-bas, derrière les bornes de la nuit
Un indicible bruissement
Presque rien, à peine un chuchotement...

C'est le chant des sirènes enfin recommencé !

1er décembre 1996

Surenchère sur un pré vert

Etre homme
Ça m'assomme
Dit l'homme
Etre femme
Ça m'enflamme
Dit la femme
Cela ne rime en rien
Dit l'homme en frappant du poing
Pourtant
Si assommer rime à quelque chose
S'enflammer est moins assommant
Qu'assommer
Dit la femme
Tu m'assomes
Dit l'homme qui s'échauffe
Je masse hommes et femmes
Dit la femme
Et elle l'allume.

Paradis terrestre

Ilots de paradis amarrés aux montagnes
Jardins majestueux nappés d'espaces profonds
Grands palais escarpés dominant les vallées

Vous êtes de ces lieux les rêves inconnus
Vos murailles ont grandi comme pousse le blé
Et sous les feux dorés du soleil qui descend
Vos épis par milliers devancent les étoiles.

Qu'importe les efforts, qu'importe les trésors,
Qu'importe les malheurs qui jonchèrent vos chantiers;
Aujourd'hui rien sur terre n'égale votre beauté.

Et grâce à vous les dieux, quittant leurs galaxies,
Viendront goûter ici leur nouvelle ambroisie.
Ils se reposeront à l'ombre des fontaines
Et regardant l'espace que nous avons produit

Ils comprendront que rien, dans toute éternité,
Ne saura en un jour les faire autant rêver.
Alors en cet instant où le temps se retire
Les dieux nous envieront ;

Ils auront le regret de ne connaître aussi
Le terrible plaisir de se savoir mortel.

Course folle

Cours après tes rêves
Oublie les souvenirs
Cours aussi vite que tes désirs te portent
Cours par dessus l'ennui
Cours à travers la vie, sans réfléchir.

Ne te retourne pas, pauvre Orphée d'opérette,
Tente une dernière fois
D'échapper à la gravité du temps qui s'arrête.

Derrière toi qu'y a-t-il
Qui t'attire et t'enlace comme une mère vorace?
Les souvenirs, sans doute, trop lourds et trop mouvants,
Le passé qui t'engloutit
Avant même que tu aies su t'éloigner du présent.

Voilà ; tu n'es déjà plus rien.
Et pourtant
Dans l'air alourdi par tant de jours décomposés
Un souffle étoilé se détache
Et court sur ta pensée.

juillet 1990

Fête de l'ornement

Qu'aujourd'hui à nouveau l'ornement soit en fête,
Car loin d'être un crime contre la société,
Il en est une intime gloire d'impuissance,
Prestige et vestige de sa mémoire morcelée,
Image irisée
Dans la mire de ses miroirs intérieurs ;

Il est comme une fresque à jamais déployée
Sur la frange assombrie des dômes de l'inconscient.
C'est une écume, lise et limon
Des rivages mentaux défaits par l'hiver doctrinal
Une langue de douceur sur les parois glacées du temps
Ephémère éternel, ganse des amours même
Vaincus à force d'amitié.

En un mot, l'ornement est bon parce qu'il est oraison ;
Et s'il fait parfois horreur à la raison,
C'est qu'il est religieux, et qu'elle n'est pas son dieu.

Oiseaux de feu

D'où viennent ces grands oiseaux de feu
Qui hantent ma mémoire?
Nul repos n'est donné
Aux fils de Prométhée, dont ils brûlent les yeux.

Rien en ceux-ci ne demeure des plaisirs éphémères
Qu'ils ont su dérober.
Seul, comme un cri vers le ciel toujours réitéré
L'acharnement soutient leurs pas
Vers les vastes sommets
Et endort le regard des bêtes enflammées.

Ami, c'est la mi-temps

C'est la mi-temps, moitié chemin, moitié ravin
C'est l'heure où, la tête fléchie,
On regarde en arrière sans espoir de retour.

C'est l'heure où l'on voudrait croire au nouveau départ
Mais qui peut partir deux fois?
On comptait sur l'arbitre pour siffler les erreurs du destin
Hélas l'arbitre était le destin,
Ou en tout cas, un ami de famille...

A quoi bon lancer la balle dans ce cirque où rien ne rebondit
Hormis la bêtise.
Et tous ces yeux, qu'attendent-ils?

Eux non plus ne voient pas les coups bas du destin.
D'ailleurs ils s'en foutent;
Ce sont des yeux sans tête.

C'est la mi-temps qui ne dure pas assez longtemps
Pas assez pour reprendre souffle et relever tous les défis
Alors il faudra jouer la seconde manche avec un seul défi
Pris au hasard.

Mais les autres, qui n'ont pas été relevés
Sont comme des piranhas voraces
Et je les sens déjà qui me bouffent les basques.

Tremblement

Dans les rues, il ne reste plus qu'une plainte monotone.
Les pierres se sont effritées,
Les débris de carreaux s'enfoncent dans la boue,
L'eau ruisselle par les combles éventrés.
Il n'y aura plus jamais de rires pour éclairer ces murs;
Maintenant, ils partiront en lambeaux,
Et seuls les chats errants feront des sérénades.

Parfois, un vieillard triste,
Essoufflé d'être arrivé avant l'heure chaude,
Glanera dans ces rues infestées de poussière,
Quelque relique rouillée dont lui seul connaît la gravité.

L'ayant enfin trouvée, sa main tremblante voudra la serrer.
Alors une larme brûlante mettra dans son regard usé,
Le fragment de jeunesse qu'un enfant égaré
Avait ici jadis abandonné.

Transition

Dans le ciel, l'ombre glisse comme une palme;
Le soir s'empare de l'air et en silence installe son royaume;
Le jour est surpris, le jour est défait;
Le soleil renversé de son piédestal azuré.
Rien ne reste de ses lueurs
Que quelques voiles de blancheur à l'occident, comme un adieu.

Pourtant, malgré l'haleine sombre qui enrobe chaque chose,
L'espace reste profond, tendu comme un cristal,
Sensible aux ronds bruissements des insectes nocturnes,
Prompt à vibrer aux mille souffles du vent entré dans les ramures,
Prêt à donner pour les oreilles solitaires
Une minuscule ovation d'applaudissements feutrés.

Ci-gît le jour, vive la nuit!

Recommencement

Par delà les grèves de l'ennui, habite l'immense fleuve de l'oubli.
Par delà les rêves de la nuit, s'agite l'ingrate pieuvre de la vie.

Dans ma tête en forme de caverne, les ombres se bousculent.
Tombent les pensées mortes, dansent les idées en l'air,
Changent les sirènes de l'espoir.
Mais de cela que reste-t-il, une fois le spectacle fini?
Dans ma tête en forme de caverne,
C'est l'horrible écho vide de la nuit...

Heureusement que se réveille, alors que tout semblait avoir péri,
La petite flamme vermeille qui toujours vogue sur l'oubli...
Dans son pâle halo de lumière, elle fait valser les songes
Comme des papillons;
Et de nouveau sur l'écran rude de mon crâne
Revivent les folles silhouettes de la vie:
Ici-bas, rien n'est jamais vraiment fini.

La matière des rêves

Ce soir, j'inscrirai mes désirs dans la matière des rêves...
Par ma bouche et mes pores, cette matière coulera
D'abord petite fumée fragile,
Vague nuage aux formes volubiles,
Elle glissera sur moi, m'enlaçant de ses molles spirales
Comme une liane vivante

La métamorphose commencera, magique,
Ce sera le retour éternel des rituels anciens
Enfouis au fond des fosses d'ombre.
Alors apparaîtront, un à un réveillés,
Dans mon être et sur mon corps
Les multiples ocelles des folies ancestrales.

Les monstres évanescents des mythes révolus
Croiseront leurs images en une danse extatique
Sur mes chairs distordues;
Et mon corps montrera d'inhumains tremblements.

Un tapis cotonneux de fantaisies falotes
Couvrira doucement tous les murs de ma chambre
Etrange chrysalide où naîtra, secrètement,
Un univers ambivalent
Celui des formes troubles qui savent entremêler
Indécidablement
Les rêves les plus fous et la réalité.

Longtemps, dans l'espace et le temps,
Se prolongera l'étreinte chimérique
Enfantant par milliers des corps fantomatiques,
Car rien ne peut calmer cette cohorte insolite
Qu'Hypnos le dieu puissant conduit à travers moi.

17 novembre 1990

Je n'est pas un autre

Je cultive mon jardin,
Mais Je en a assez d'avalier mes salades,
Je voudrait s'échapper, entrer en d'autres territoires,
Connaître par l'intérieur ce qu'effleurent les yeux,
Plonger avec délices dans le miroir des Autres,
Renverser la barrière hermétique des visages,
Quitter pour un instant la caverne intérieure

Mais puis-je entrer en l'Autre sans me perdre moi-même?
Ou ne risqué-je pas de flétrir malgré moi
Ses êtres exotiques vierges d'autres pensées?
Je regarde le monde
Je scrute les autres têtes
Mais Je est bien déçu car à perte de vue
Ce ne sont que portes closes et même claquemurées;
Alors, à regrets, Je fait tourner la clef
Et je referme à jamais l'espoir entrebâillé.

octobre 1990

Froid

Prend garde que le froid n'entre en toi!
Couvre-toi!

Le froid est là devant ta porte
Pesant comme le silence,
Sombre comme la nuit
Qui envahit ton corps transi.

Prend garde que le froid n'entre en toi!
Couvre-toi!

Vois ce glaive de glace tranchant,
C'est le froid au coeur des mourants;
Il frappe les âmes désemparées
Et les fait fuir à tout jamais.

Prend garde que le froid n'entre en toi!
Couvre-toi!

Le froid est dans l'ombre immobile
Qui suinte au marbre des tombeaux;
Il amarre aux rives des cimetières
Ces terrifiants vaisseaux de pierre.

Prend garde que le froid n'entre en toi!
Couvre-toi!

Il est parfois caché dans l'âtre perfusion
Qu'une infirmière fardée au sourire trop blanc
A branché dans la nuit sur un homme allongé.

Et dans l'effluve gelé qui lui raidit le nez
Puis pose sur son corps un étrange carcan
Il reconnaît, trop tard, la caresse du néant

Prend garde que le froid n'entre en toi!
Couvre-toi!

15 décembre 1990

Grains de folie

Dieu voudrait que la lumière glisse
Sans un pli, sans une ombre,
Sans que rien ne trouble son onde,
Dieu tourne et bat les galaxies
Mais le Diable y lance de la charpie

Grains d'énergie, grains de folie,
Flocons d'étoiles dans la panade universelle

Nos philosophes agitent les idées,
Passent les phénomènes au crible de la pensée
Huilent l'engrenage infini
Des causes efficientes et des effets induits

Grains d'énergie, grains de folie,
Fleurs de malice dans nos grises cervelles

Dans le flux limpide des belles théories
Apparaît peu à peu un sillage troublé
Où dansent comme lucioles des lutins malicieux.
Ils frappent les miroirs de nos frères psychés,
Les brisent en mille éclats,
Sèment la mauvaise graine

Grains d'énergie, grains de folie,
feux follets sur nos rêves rebelles

Nuages de poussière cosmique,
Taches néguentropiques,
Points de fuites indurés sur le revers du ciel,
Consciencences folles écloses au hasard du temps.

Grains d'énergie, grains de folie,
Car c'est folie de vivre, et la mort nous guérit.

1er décembre 1990

Sonnet pour Béré

Le chant du rossignol
Le clavier du piano
Un refrain monotone
Et au fond un sanglot

Son âme était découverte
Son sourire était trop vagabond
On le croyait sans peur et sans reproche
Mais il avait un coeur d'enfant

La rivière passait devant ses yeux
Son regard s'est plongé dedans
Il y eût comme un coup de feu
Et puis le noir au fond de l'eau

De qui donc était-il épris?
D'une ondine ou d'un rêve?
Ou bien était-ce la peur
D'être oublié?

Rien ne traversera plus son coeur
Ni la douleur ni la rigueur
Rien n'échappera plus à sa nuit
Sauf un brin de muguet
Qui sur lui a fleuri

1er mai 1993

Entre hier et demain

Un jour l'esprit se libère
Du corps et de toute substance,
Un jour l'esprit inverse le temps.

Au fil des siècles,
La matière monte vers l'esprit
Et l'esprit plonge dans la matière
Exactement inversement.

Sache, ami, que quand tu meures
Ton âme dans le passé se trouve propulsée
Jusqu'au moment où elle est arrêtée
Par certain point de gravité.

Ce bassin attractif
Qui, de nouveau, rend ton esprit captif
C'est l'amour de deux corps
C'est l'alpha d'un nouvel être
C'est un nouveau départ vers un nouveau futur.

Hélas! La matière a beaucoup d'inertie
Elle ne peut se mouvoir bien longtemps sans souci.
Le jour ne tarde pas où, donc, à nouveau expulsée,
L'âme retourne à la nuit
Et pareille à l'aiguille obstinée des boussoles
Remet toujours le cap sur la source du temps.
C'est pour cela que gît dans l'inconscient

Ce paradoxe éblouissant :
Les souvenirs perdus au fond de la mémoire
Te parlent, ami, d'avenir et non de passé,
Hier, pour ton âme, c'est demain pour ton corps.

Quand la lumière se perdra dans les ténèbres,
Quand elle frappera la matière et prendra le chaos
Quand elle l'échauffera et qu'elle l'attirera,
Et qu'elle l'entrouvrira,
Son avenir se tracera.

Ainsi, à la recherche de ses origines,
L'âme qui fouille en toi trouvera le futur.

De ce choc, de la tension trop forte
Qui colle ensemble le corps et l'esprit
Naîtra la vraie souffrance
La plus terrible déchirure.

A l'écoute

Où est le monde magique?
Qu'est devenu l'univers des symboles ancestraux?
Tout : ce qui vit, bouge, et change ;
Ce qui s'illumine à la lueur des astres
Ce qui s'organise et un jour disparaît
Ce qui subsiste encore
Quand le vent et la pluie ont dévastés les paysages...

Tout n'est que langage,
Parole énigmatique.

Aujourd'hui les chercheurs étudient ce langage
D'une étrange façon;
Ils scrutent les ondes, sons, vibrations;
Ils analysent et décodent l'enchaînement des fréquences.
Mais aucun ne comprend qu'au delà des calculs,
Au delà de la physique des voix,
Unique objet de leur érudition,
Il y a du langage, du sens, de l'expression.

La nature nous parle par tous ses phénomènes.
Ses mots universels échappent aux savants
Ils les comprennent moins que ne le font les fous.

Les fous n'entendent rien à la logique
Les fous pour qui la cohérence est un vain mot
Les fous pourtant perçoivent les oracles.
Devins, aruspices, interprètes divins,
Tous ces mages ont franchi le seuil de la folie
(Ou de ce que nous nommons ainsi).

Pourquoi alors nous autres ne portons attention
Aux sentences profondes que clame la nature ?
C'est qu'elle parle de choses qui nous sont inconnues,
Inconnues de nos sens, inconnues de nos sciences,
Inaccessibles, impensables,
Même irreprésentables.

Notre univers mental, qui nous paraît si vaste
N'est en réalité qu'un misérable atome
Une infime et infirme parcelle du pensable,
De ces champs signifiants qui ploient les galaxies
Et qui traversent aussi, en un éclair
L'infiniment petit au cœur de la matière.

Que faire alors, et comment s'éveiller
À cette rumeur sublime qui unit tout ensemble ?
Faut-il croire aux sibylles
S'enivrer d'occultisme?
Ou bien toujours chercher ailleurs et à jamais?

La nature est hélas ainsi faite
Et chacun, dans la quête du sens,
Doit se méfier du ciel
C'est bien en lui que sont gravés
Les grands trésors de vérité

Mais c'est aussi en lui que chassent
Les plus horribles prédateurs,
Que sont cachés les pièges diaboliques,
Ceux qui stoppent toutes migrations.

Leur mission est la stabilité des mondes.
Chacun dans l'univers

Quand il rêve devant son horizon
Doit connaître son rôle,
Savoir le territoire de son utilité.

Mille machines invisibles s'opposent aux évasions
Et les fuyards, quels qu'ils soient,
Ne peuvent résister
Aux étranges affûts des dévoreurs de rêves.

Pour atteindre l'Ailleurs sans se perdre,
Il faut tant de courage, tant de force et de lucidité.
Quelle folie, et quelle chance, peuvent donc nous soutenir ?
Mais c'est notre destin, pourtant
Car comment évoluer ?

Qui est trop casanier, qui est trop rationnel
S'expose plus encore à la perdition :
La raison, sachez-le, nous bouffe de l'intérieur,
Morceau après morceau.

Ne soyons pas obtus; ne boudons pas nos rêves
Le fantastique est là, logé au coin des rues
L'univers regorge de plans irrationnels
Le néant est peuplé par d'infimes semences,
Et les fées de l'enfance voguent sur des trains d'ondes.

Les micro-phénomènes, quantiques, inconcevables,
D'un coup font advenir ce qui n'existe pas.

Chaque être minuscule, pitoyable cloporte
Occupé à gravir de minables talus
Nez contre la paroi
Pattes usées agrippées aux rochers
Pourra-t-il accéder aux espaces éthérés?

Ou doit-il s'épuiser
Sans espoir de jamais rassasier son regard ?
Parfois, se croyant au sommet,
Il trouve une terrible pente,
Encore plus harassante,
Il s'arc-boute mais fléchit
Puis glisse vers le néant.

Peut-être à ce moment seulement,
Se montre à lui l'incommunicable
La vraie raison cachée de gravir les montagnes.
Se perdre est découvrir une autre dimension.
Ce qui est de ce côté du temps
Ce qu'il y a de l'autre.
Quel miroir s'interpose
Entre monde des morts et royaume des vivants ?

La raison nous assigne au ras de la matière
"Rien, dit-elle, une fois la mort passée".
Rien de raisonnable, en effet.
La partie raisonnable de l'être,
Périt avec le corps
Elle s'éteint net, comme s'éteignent les lampes.

Reste l'imaginaire,
En nous comme dans les nombres
Loin de toutes contingences
Toujours lié à l'origine
Au contact direct du Grand Tout mystérieux.

Il efface les distances
Danse sur le temps
Fait germer les blés verts et espérer les hommes;
Les étoiles pour lui sont des éclats de rire
Et le noir de l'espace un tapis de velours.

C'est une baguette magique
Un sillage fabuleux,
Où se métamorphosent tous les êtres et les choses
Il parcourt l'univers et survole le temps
Comme le font nos yeux aux pages d'un roman.

Rien ne peut le contenir,
Il s'échappe du corps mort
Saute de l'un à l'autre.
Curieux miroir mobile déformant toute loi.
Il est une béance entre l'être et lui-même
Maelström où s'engouffrent les fins universelles.

Rien ne peut l'enfermer,
Pas même les trous noirs
Il est incertitude toujours irréductible
Evaporation quantique
Interdisant à tout jamais de distinguer
Le réel du néant
Et le mort du vivant.

J'aurais voulu

J'aurais voulu qu'un ouragan gonfle mes voiles
J'aurais voulu que l'or ruisselle dans mes cales
J'aurais voulu que tu sois là quand je t'attendais désespérément.

Mais en certains pays rien n'arrive jamais
Ni même toi qui es pourtant si près.
Ma vie se gâche et se languit d'être à côté
A côté de toi, à côté du rêve, à côté du vent.

Ne suis-je donc qu'un méchant écraseur de mouches ?
Un corsaire de pacotille ? Un marin d'eau saumâtre ?
Quelle bête me retient dans son piège invisible et gluant ?

Qui, rendant mes jours hideux, se plaît à m'humilier
Depuis que je suis né ?
Qui s'amuse si fort à briser les destins
Des hommes trop craintifs ?

Pourquoi tant d'appelés pour une poignée d'élus ?
Et que d'heures dépensées, pour une seconde d'éternité ?

Des tas de gomme
S'accumulent autour de ma feuille
Avant que naisse un beau dessin,

Des milliers de pellicules
Tombent du haut de mon crâne
Avant qu'en sorte une idée neuve.

Egarement

Tension extrême de l'esprit vers l'incompréhensible
Impossible saisie des multiples mystères
Sur notre terre, dans notre trou,
Pareils aux fourmis ignorantes de nos manigances
Nous-mêmes ne pouvons reconnaître nos dieux.

L'univers ainsi va :
Chacun, animal ou humain, aussi fort qu'il se pense,
N'appréhende des choses qu'un infime fragment
Et vit téléguidé alors qu'il se croit maître.

Mon esprit égaré entre mille infinis
Usant de la raison comme d'un tapis volant
Qui sans cesse se roule et risque de verser,
Mon esprit a parfois le désir de se perdre
Cédant à tout jamais aux chants de la folie.

Si la vie est raison et la mort folie,
Que l'amour est folie, que la mort hait la vie..
Tout se mélange ici... et pourtant
Tout se sépare aussi.

Rien n'arrive d'autre que ce qui doit arriver
Mais tout se joue ailleurs, dans un endroit secret
Où l'envers et l'endroit ne cessent de tourner
Et de faire basculer
La raison dans la nuit
Et le rêve dans la réalité.

Février

Terre humide que réchauffe le soleil
Herbe jaune d'or et transparence de l'air
Bois cendrés, contours illuminés des prés

Tourbillonnent en colonnes les mouchérons
La grenouille coasse sur le mur réchauffé
Les oiseaux profitent encore des derniers rayons

Hier la lande gelée, et demain la sonate du printemps
Rien ne résiste à sa beauté
Malgré les ultimes attaques du froid

J'attends la nuit et je guette la lune
Comment sera son œil, mi-clos, ou grand ouvert ?
Et que regarde-t-elle : la terre, en bas, recroquevillée ?
Ou l'univers, là haut, déployé ?

Qu'importe d'ailleurs
Car sa lumière argentée
Mêle les champs de fleurs
Avec la voie lactée.

8 février 2003

Mots

Toujours je cours derrière les mots
Comme les petits enfants courent après les moineaux.

Quand je les traque ils sautillent et s'envolent
Laisant sur ma page blanche
La marque griffonnée de leurs petites pattes.

Mais que reste-t-il de leur chant?
Ce sont pourtant parfois des rossignols.

Jérusalem céleste

Les villes respirent et grandissent comme des orchidées
Et leurs dômes d'acier, plus fiers que des montagnes,
Un jour s'envoleront vers d'autres horizons

A travers les étoiles, ils diront les louanges
Mais pour quel univers, de la Jérusalem céleste enfin réalisée.

Aujourd'hui, cela crève les yeux,
les villes secouent l'échine, hurlent par leurs banlieues
Et leurs grands tentacules projetés en avant
Déjouent allègrement toute espèce de contrôle

Regardez ces machines, enfouies sous le béton
Elles pensent pour nous..
Leurs microprocesseurs calculent sans relâche
Ils tirent les ficelles et inventent les lois.

Sachez que les abeilles, bien avant nos ancêtres
Ont construit des cités
Les reines y demeurent sans pouvoir et sans gloire
les ordres sont donnés par l'Esprit de la ruche
Implacable, invisible, il commande aux insectes

Voyez donc la ville : c'est un monstre naissant.
Pièce à pièce, malgré nous, nous forgeons son cerveau
Et ses ordinateurs, robots, et automates,
Bientôt nous chasseront

Alors l'homme traqué reviendra aux cavernes
Pour échapper aux pièges des grandes cités vides.
Tapi dans l'ombre, les yeux exorbités
Il les regardera partir dans l'espace infini

D'astre en astre, il les verra glisser
Pareilles à d'immenses diatomées
Toutes caparaçonnées de grills irridescents,
Projetant au hasard les reflets argentés
D'innombrables canons dressés sur leurs donjons.

On verra cependant, sur leurs murs colossaux
Défiant les météores
La trace pétrifiée
Des créateurs humains retournés au néant.

Ce seront des statues, grandes, énigmatiques,
Dont les corps enlacés parleront aux étoiles
Et leur diront qu'un jour, dans un lointain passé,
Les villes et les hommes, mus d'amours réciproques
Avaient formé le voeu de mêler leurs destins.

Villes d'outre-monde

Villes d'outre-monde
Drapées d'aurores boréales
Parées de champs magnétiques,
Vos monuments sont des palais de fées.
Votre origine se perd dans les replis de l'espace-temps.

Vous approchez de nous, d'abord dans le silence;
Puis, comme la mer qui déferle,
Vos rumeurs extatiques et vos cris monstrueux
Envahissent nos têtes.

Ponts d'acier trouant l'espace,
Charrois de cristaux irradiés rapportés des étoiles.
Puits vertigineux recouverts d'habitants immobiles
Enivrés par le nectar sacré
Et vibrant d'incompréhensibles trémulations

Villes d'outre-monde
Vous avez traversés les carrefours galactiques,
Et mille siècles ou plus vous séparent de nous
Mais que sont ici les siècles ?
Passé et futur perdent toute signification.

Ces immenses mangeuses d'ombre
Sont au-delà du temps
La loi du dieu Saturne
Est trop lente pour elles

Si vous désirez rejoindre ces cités de diamant,
Ne prenez surtout pas de fusées !
Les conquistadores, avec leurs caravelles,
N'ont jamais trouvé l'el Dorado...
Vous ne réussiriez pas mieux

Cherchez plutôt une mystérieuse icône qui regarde le temps :
C'est une femme pâle, blanche et immobile
On croirait voir une statue d'argile
Pourtant ses yeux sont incandescents, comme métal en fusion
Ses cheveux, plus lourds que le granit,
Ondulent lentement sous le souffle inversé du néant.
Devant elle, l'horizon se dérobe et l'espace se flétrit.

Depuis longtemps, elle a quitté son pays,
Laisant loin derrière elle les campagnes argentées
Où les générations terrestres avaient bâti leur destinée.
Elle ignore splendidement
Celui qui ride les corps et disloque les montagnes.
Sa seule respiration fait danser la lune et coucher le soleil.

Qui est-elle, cette déesse, et comment la trouver ?
Faut-il la suivre dans son voyage immobile ?
Ou bien seulement l'invoquer dans des rêves langoureux ?
Si vous ne le savez, demandez aux oiseaux...
Mais surtout contemplez plus souvent les étoiles!

